

CARTES D'IDENTITÉ(S)

ÉTUDIER LE MONDE, PARCOURIR LA VIE :
RÉCITS D'ÉTUDIANTS INTERNATIONAUX

CAHIER DE TÉMOIGNAGES



VILLE DE
MARSEILLE

INTRODUCTION



Ce livret accompagne l'exposition Cartes d'Identité(s), présentée à Marseille dans le cadre des restitutions du Conseil Marseillais de la Vie Étudiante (CMVE). Il rassemble les récits complets d'étudiants internationaux qui partagent leur parcours, leurs défis, leurs espoirs et leur découverte de la vie étudiante en France.

Nous remercions chaleureusement tous les étudiants qui ont partagé leur expérience, l'association Cop1 pour la collecte et le recueil des témoignages, ainsi que Radio Grenouille pour la réalisation des podcasts qui permettent de donner voix à ces parcours inspirants.

Témoignage de Kouakou N'guessan Privat	04
Témoignage de Zeynabou	08
Témoignage d'Abdul Haq Haqjoo	14
Podcast : Arriver, S'Adapter, S'Engager : Parcours d'étudiants Internationaux	18



TÉMOIGNAGE

KOUAKOU N'GUESSAN PRIVAT



Venir en France pour moi représentait avant tout la possibilité de bénéficier d'une formation de qualité, puis de profiter de la diversité culturelle et enfin de me constituer un carnet d'adresses. J'avais conscience des difficultés dans mon pays, mais je pensais que la France serait plus facile. J'imaginais un pays très accueillant.

C'était en même temps un vide en moi, car je laissais ma famille derrière moi, mais aussi le début d'une nouvelle aventure. Je me suis préparé à toutes les éventualités de la vie.

Les démarches avec Campus France étaient longues et parfois relâchées. La difficulté principale se situait au moment de la demande de visa, avec notamment plusieurs refus pour des motifs incompréhensibles. Pour ma première demande, je pensais que ça allait marcher, mais j'ai eu plus de deux refus, et ce n'est qu'à la troisième demande que j'ai obtenu mon visa, ce qui a créé un imprévu dans mes plans.

Ma famille a contribué à mon départ, et moi aussi j'ai économisé avec le soutien de certains amis proches.

L'expérience était excitante et très stressante. Celle qui m'a le plus aidé, c'est ma grande sœur, que j'appelle affectueusement ma « grande sœur d'amour ».

Je suis arrivé le 9 septembre 2024. J'ai ressenti une paix intérieure et j'ai aimé le paysage ainsi que l'accueil chaleureux des habitants, même si tout était très différent de ce que je connaissais. J'ai été hébergé par un jeune Ivoirien, puis j'ai trouvé un job étudiant, ce qui m'a permis de financer mon logement. J'ai ensuite découvert l'Université et son fonctionnement. Ma scolarité ainsi que mes déplacements étaient financés par ma grande sœur.

TÉMOIGNAGE

En fonction de mon emploi du temps, je travaillais la nuit et assistais aux cours la journée. C'était difficile, mais comparé à ce que j'ai connu chez moi, c'était un peu comme un « petit boulot ».

À l'université, j'ai rencontré un jeune Ivoirien qui m'a payé mon abonnement de transport pendant deux mois. Cela m'a donné un grand sentiment de redevabilité envers les autres, notamment les personnes en situation de précarité.

Pour moi, ces formes de solidarité sont essentielles : elles permettent de sauver des vies, de créer des liens et de renforcer l'idée que nous sommes tous citoyens du monde.

Je me sens chez moi ici grâce à la solidarité et aux moments passés avec mes amis, ainsi qu'aux sorties et activités organisées ensemble. Les associations, comme France Secours Populaire, ont beaucoup contribué à mon intégration ; j'y donne des cours et cela m'a permis de créer un environnement dans lequel je me sens bien.

Ma famille, surtout ma mère, m'a beaucoup soutenu. Je me sens obligé de réussir pour l'aider et contribuer à améliorer sa situation.

Depuis mon arrivée, j'ai appris à devenir indépendant. Pour l'instant, je ne parle pas de réussite mais de progrès. Je souhaite me former dans une formation industrielle. La plus grande leçon que j'ai retenue est qu'il faut se battre pour réussir.

Je ne me sens pas différent par rapport aux autres ; au contraire, je considère que vivre dans plusieurs cultures est une richesse. J'ai trouvé des moyens d'exprimer ce que je vis à travers la langue, l'art, la cuisine et d'autres formes de création. La communication reste au centre de mon lien avec mon pays d'origine et mon identité.

TÉMOIGNAGE

Pour l'avenir, je souhaite servir la France, car j'ai bénéficié de ses formations, mais je veux aussi retourner servir mon pays. Mon expérience à l'étranger a transformé ma vision de moi-même et du monde : j'ai compris qu'on n'a jamais fini d'apprendre, et que si nous nous aidons mutuellement, le monde peut aller mieux. Je rêve d'un monde meilleur, basé sur une solidarité réelle et efficace.

À un étudiant qui souhaiterait partir comme moi, je dirais de ne jamais abandonner, car rien ne s'obtient facilement dans ce monde. Pour mieux accompagner les étudiant-es étranger-es, il faudrait développer des structures claires et solides pour les guider dans leurs démarches et leur installation.



TÉMOIGNAGE

ZEYNABOU



Le système universitaire au Niger ne m'offrait pas les meilleures conditions pour étudier sereinement, que ce soit en termes d'encadrement, de ressources ou de perspectives d'avenir. J'ai donc choisi la France, notamment pour la renommée de ses diplômes et la qualité de l'enseignement supérieur. Marseille s'est imposée naturellement, aussi parce que j'y avais déjà un repère familial.

Je m'attendais à une vie étudiante plus stable et structurée qu'au Niger, avec un accès plus équitable aux ressources éducatives. Je voyais la France comme un lieu où les étudiants sont mieux accompagnés, et où je pourrais évoluer plus librement, loin des tensions politiques qui perturbent l'enseignement dans mon pays.

Partir seule sans ma famille était déjà une étape difficile, même si ma grande sœur était déjà en France pour ses études. Mais ma plus grande inquiétude restait d'ordre financier : en tant qu'étudiante étrangère, l'accès aux aides est très limité, et on se sent parfois oubliés ou pas vraiment prioritaires, notamment dans les dispositifs comme ceux des Crous.

C'était un mélange d'excitation et d'angoisse : excitée par les perspectives d'avenir, mais très consciente des responsabilités et des sacrifices que ce départ impliquait. Préparer tous les documents nécessaires, papiers, logement, finances, en étant loin du système français n'était pas simple. Il a fallu beaucoup de patience et de débrouillardise.

Franchement, c'était une vraie galère. Campus France demandait des justificatifs prouvant qu'on avait des sommes d'argent très importantes sur nos comptes, ce qui est très compliqué au Niger. Il a fallu réunir ces fonds uniquement pour pouvoir passer les étapes de validation des pièces.

En plus, le système éducatif nigérien est très différent du système français : il est plus chargé, donc nos notes peuvent sembler moyennes alors qu'on a un bon niveau. Par exemple, j'avais des notes moyennes en maths au Niger à cause de la difficulté du programme (coniques, arithmétique, raisonnement logique), mais une fois en France, j'ai été première en maths pendant mes deux années de licence. Campus France, malheureusement, rejette beaucoup de bons élèves juste à cause des notes.

C'était difficile, mais heureusement mes parents m'ont soutenue. On a dû courir partout pour rassembler tous les documents dans les temps. C'est long, stressant, et il ne faut surtout rien oublier sous peine de voir son dossier bloqué.

Les exigences financières étaient particulièrement lourdes. Nous devons prouver que nous disposions d'environ 3000 €, ce qui représente une somme énorme en francs CFA. On n'avait pas cette somme immédiatement disponible, donc il a fallu faire des prêts pour avancer. Ce sont mes parents qui ont financé mon départ, avec l'aide précieuse de ma grande soeur qui vivait déjà en France. Elle m'a aussi beaucoup aidée pour les démarches administratives liées à l'assurance, au logement, à la santé, etc.

Entre les entretiens à passer avec les agents de Campus France, les délais à respecter et les multiples étapes à valider, il fallait rester concentrée et motivée. On n'a pas vraiment le droit à l'erreur.

Ce qui m'a motivée à partir et à tenir bon, c'était l'envie de construire un avenir meilleur pour moi et pour ma famille. Je voulais être stable financièrement et me donner les moyens de réussir ici ou ailleurs, selon les opportunités.

Mes premiers jours à Marseille

Je m'en souviens très bien. Marseille m'a tout de suite paru être une très belle ville, vivante et ensoleillée. Les gens sont

TÉMOIGNAGE

plutôt sympas dans l'ensemble, même si, comme dans toutes les grandes villes, j'ai aussi ressenti des formes de racisme, de sexisme ou d'islamophobie. Heureusement, ma grande soeur était déjà à Marseille. J'ai pu m'installer avec elle, ce qui a énormément facilité mon arrivée.

J'ai été accompagnée par ma soeur, qui connaissait déjà le système. Ça m'a beaucoup aidée. Par contre, pour elle, ça avait été beaucoup plus compliqué : elle est arrivée seule, mineure (à 17 ans), et elle ne connaissait pas du tout les démarches. Elle a eu des soucis dès le début, par exemple une amende à cause d'un abonnement transport non activé, faute d'informations.

Grâce au soutien de ma sœur, je ne me suis jamais sentie vraiment isolée. Par contre, je n'ai pas bénéficié de structure d'accueil spécifique, à part une journée d'intégration organisée par la fac. Ce qui m'a le plus manqué, c'était sans doute ma famille et mes repères culturels.

Mes parents m'ont soutenue financièrement, et ma soeur a beaucoup contribué. Elle travaillait à temps partiel dans un fast-food pour compléter les revenus. Grâce à ça, nous avons pu couvrir les besoins essentiels, même si ce n'était pas toujours facile.

Pas vraiment de gros problèmes, mais il y a eu des moments difficiles. Comme l'argent arrivait une seule fois par mois, il fallait faire attention. On ne pouvait pas toujours se permettre des repas pour les pauses déjeuner à la fac, par exemple.

À la fin de ma L1, des amis m'ont parlé de l'association Cop1. C'est comme ça que j'ai découvert des formes de soutien qui m'ont vraiment aidée.

Ma soeur a souffert de jongler entre travail et études. C'était éprouvant pour nous deux. Cette période reste difficile, surtout que nous n'avons pas droit aux bourses du Crous, car nous ne sommes pas rattachées fiscalement à une famille

en France. Je n'ai pas eu de soutien psychologique, mais j'ai tenu bon. Il y a toujours des hauts et des bas, mais je garde en tête pourquoi je suis ici, et ça m'aide à avancer.

Grâce à l'association Cop1 que j'ai rejointe en fin de L1, j'ai rencontré des étudiant-es formidables qui m'ont aidée à me sentir moins seule. Le fait d'aider d'autres étudiant-es en précarité dans cette asso m'a énormément motivée. Avec le temps, j'ai pris des responsabilités jusqu'à devenir directrice de l'antenne marseillaise.

Ces actions sont extrêmement importantes. En tant que bénévole, je vois concrètement l'impact : on aide environ 260 étudiant-es par distribution alimentaire chaque semaine, et la demande reste forte. Ces actions font une vraie différence, matériellement mais aussi humainement, en luttant contre la précarité et l'isolement social, via des sorties culturelles (randonnée, accrobranche, repas solidaires, patinoire, etc.).

Je me sens chez moi ici grâce à toutes les personnes formidables que j'ai rencontrées et aux moments partagés : sorties dans les Calanques ou au Vélodrome, repas entre amis, activités culturelles. J'ai créé des liens forts avec des étudiant-es, et certaines relations avec des enseignant-es bienveillant-es m'ont beaucoup aidée. Toutes ces personnes ont joué un rôle essentiel dans mon intégration.

La question financière reste un défi. Même si on ne meurt pas de faim, certains moments sont compliqués : faire attention au budget, renoncer à certaines sorties, à des vêtements ou à du matériel scolaire. Ce qui m'aide à tenir, c'est mon objectif : réussir pour offrir un avenir meilleur à ma famille, surtout à mes parents qui ont tant fait pour moi. Je n'ai pas vraiment eu d'accompagnement formel, mais ma motivation reste solide.

Depuis mon arrivée, j'ai appris à être plus tolérante, à m'ouvrir à la différence, à comprendre et respecter les façons dont chacun-e s'assume. Mes plus grandes réussites sont mon

TÉMOIGNAGE

engagement bénévole, qui permet d'aider chaque mois des centaines d'étudiant-es, et mes résultats académiques : j'ai été parmi les meilleur-es de ma licence, ce qui m'a permis d'être acceptée dans de très bonnes universités à Paris.

Pour l'avenir, j'hésite encore entre devenir data analyst ou analyste financier, mais je sais que je veux voyager et découvrir d'autres pays. La plus grande leçon de tout ce parcours, c'est d'avoir appris à dire non. Avant, par gentillesse, je disais oui à tout et supportais tout. Aujourd'hui, j'ai appris à dépasser ma timidité, à poser mes limites et à m'exprimer clairement.

Je me sens différente. Vivre ici m'a appris à accepter les autres comme ils sont, mais aussi à m'accepter moi-même. J'essaie de ne pas me perdre, même si ce n'est pas évident : je parle peu ma langue d'origine, mais je reste attachée à mes racines.

Je ne pense pas rester en France indéfiniment. Si de meilleures opportunités s'offrent à moi ailleurs, comme aux États-Uniss, je n'hésiterai pas. Pour mon pays d'origine, je préfère y retourner définitivement quand je serai plus stable financièrement, mais y aller en vacances reste un plaisir.

Cette expérience m'a beaucoup fait évoluer. Peu importe le domaine que je choisirai (data, finance...), je veux que mon métier ait un impact et que l'humain et le social restent au cœur de mon engagement.

Pour mieux accompagner les étudiant-es étranger-es, il faudrait un guide clair et accessible, qui explique les démarches administratives essentielles, les étapes à suivre, les droits et les aides, tant en France que dans les pays d'origine.



TÉMOIGNAGE

**ABDUL HAQ
HAQJOO**



Je suis né en Afghanistan, dans la province de Kapisa, en 1983. J'ai grandi dans un pays marqué par la guerre. Dès l'âge de 2 ans, j'ai été déplacé pour la première fois avec ma famille. Nous avons fui l'occupation soviétique pour trouver refuge au Pakistan. Là-bas, j'ai passé une partie de mon enfance à Peshawar, où les conditions étaient rudes. Pendant que les autres enfants allaient à l'école, je fabriquais des tapis. Je pleurais tous les jours en les voyant partir, un livre à la main. En 2001, après la chute des talibans, nous sommes retournés en Afghanistan. Pour la première fois, j'ai pu aller à l'école. L'éducation est devenue ma bouée. J'ai compris ce que signifiaient les études, les devoirs, la paix. J'ai passé le concours d'entrée à l'Université de Kaboul et j'ai été admis à la Faculté des Beaux-Arts, section théâtre. Malgré un niveau académique bas et peu de professeurs, j'ai appris le jeu, la mise en scène, et surtout le théâtre de marionnettes, qui est devenu ma passion.

L'art comme résistance

En parallèle de mes études, je me suis engagé dans les arts. Avec des amis, nous avons créé la compagnie « Azdar », puis « Parwaz Puppet Theatre » et « Parwana », où nous mêlions théâtre d'acteur et marionnettes. Nous parcourions les provinces afghanes pour jouer devant les enfants. Nous voulions leur offrir un peu de joie, un peu d'imaginaire, malgré la violence qui nous entourait. Mais notre travail devenait de plus en plus dangereux. Les talibans considéraient les marionnettes comme interdites. Ils nous menaçaient, nous surveillaient, et parfois nous autorisaient à jouer, mais sans musique, sans rire, sans liberté.

Malgré cela, nous continuions. Nous jouions aussi dans la rue, dans des événements culturels. L'État afghan nous laissait encore travailler, tant bien que mal. J'ai également joué dans quatre séries télévisées destinées aux jeunes,

pour encourager l'acceptation entre les différentes communautés du pays. L'Afghanistan compte trente-deux langues, et les guerres régionales ont déchiré la société. Pendant ces années, j'ai moi-même été blessé pendant la guerre. J'écrivais des pièces de théâtre et j'ai suivi une formation en Inde pour le théâtre jeune public. J'ai joué en Inde, en Iran, et même au « Shakespeare's Globe Theatre » de Londres. Depuis 2005, mon groupe et moi avons collaboré avec l'Institut français et l'ambassade de France à Kaboul

L'exil, encore

En 2021, les talibans ont repris le pouvoir. Les ambassades ont dressé des listes de personnes menacées : artistes, enseignants, collaborateurs. Mon nom y figurait. L'Allemagne et la France me proposaient une évacuation. Je parlais allemand, mais je savais qu'en France, je pourrais poursuivre mes études. Alors, j'ai choisi la France. Je suis arrivé à Marseille avec ma femme et nos quatre enfants : Ahmed (14 ans), Sahal (12 ans), Marwa (10 ans) et Arman (6 ans). Nous avons droit à 25 kilos de bagages par personne. Nous avons emporté 150 kilos d'essentiel: des marionnettes, un chapeau traditionnel afghan (le karakul de mon défunt beau-père), des draps, une imprimante, des habits, la vaisselle de notre mariage, mes disques durs, et mon nez de clown. Pas un gramme de moins.

Marseille, une nouvelle vie

À Marseille, j'ai trouvé ma place avec un doctorat en création théâtrale et un emploi avec l'association « Hasards d'Hasard ». J'ai joué dans « Marjan, le dernier lion d'Afghanistan », une expérience difficile et magnifique. J'apprenais les textes phonétiquement, car le français était encore une langue étrangère pour moi. Marseille m'a surpris : la ville est bruyante, vivante, très différente de mon village d'origine. Parfois, je me dis que les talibans sont fous, mais qu'à Marseille aussi, il y a de la folie. J'habite près de l'hôpital Saint-Joseph, et après minuit, il y a beaucoup de bruit. C'est difficile, mais j'apprends

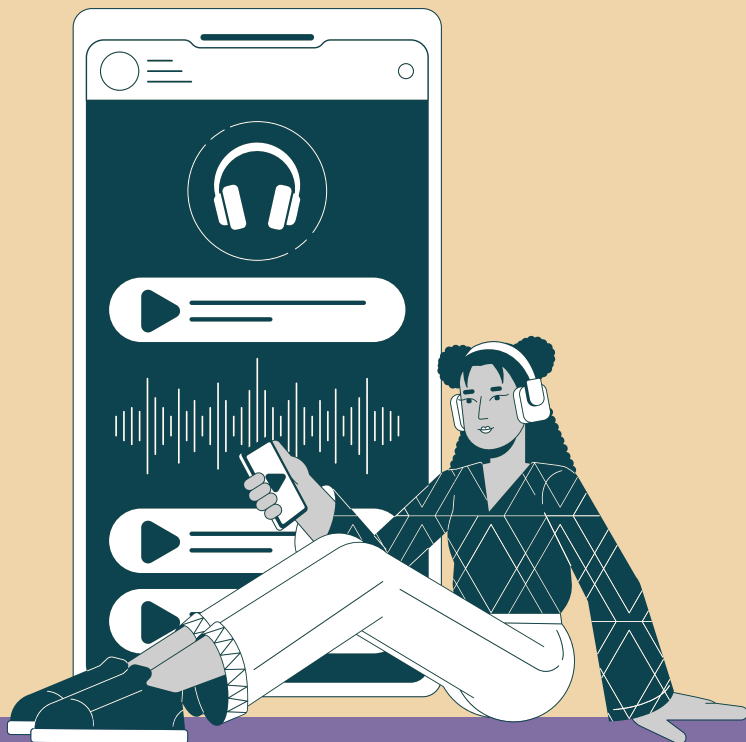
à trouver ma place. Mes enfants, eux, se sont intégrés très vite. Pour ma femme, c'est plus compliqué : elle apprend le français, est inscrite à France Travail, et souhaite devenir chauffeuse de bus. En Afghanistan, elle était institutrice.

Wonderer : Mon histoire sur scène

En France, j'ai obtenu un « master 2 en théâtre » et je me suis engagé dans une thèse-création. Yannick Butel m'a proposé de créer une pièce à partir de ma propre histoire : « Tu as quitté ton pays trois fois. Pourquoi ne pas raconter ta vie sur scène ? » J'ai écrit mon histoire en persan. Guilda Chahverdi l'a traduite et adaptée en français. Ensemble, nous avons construit une dramaturgie. « Wonderer, une larme échappée des fleuves afghans » est né. C'est une pièce autobiographique où je joue mon propre rôle. Sur scène, les émotions sont parfois trop fortes : je ris, je pleure, souvent les deux en même temps. La voix de ma mère y est présente. Quand je raconte la mort d'un camarade, j'en évoque en réalité des centaines. En écrivant, je faisais des cauchemars. Je revivais la guerre, l'exil, l'enfance sans merci, les bombardements, la peur des autres enfants, la perte d'identité. Wonderer, c'est l'histoire vraie de l'Afghanistan, celle que vivent des milliers d'enfants.

Ce qui me porte aujourd'hui

Aujourd'hui, je suis fier de ce que j'ai fait en Afghanistan. Je suis fier aussi d'être étudiant et artiste en France. Ce qui compte pour moi, c'est de continuer à partager notre histoire : dire que l'Afghanistan n'est pas seulement la guerre, mais aussi la vie qui s'obstine, l'humour qui survit, et la joie immense d'un simple morceau de sucre dans le thé. Je me souviens de ces matins où il n'y avait plus de sucre. Chez nous, le thé se boit sucré, c'est un rituel. Les jours sans sucre étaient sombres, mais quand enfin nous en trouvions, même une petite quantité, c'était une fête. Un simple morceau transformait toute la journée : il redonnait de la joie, comme si le monde devenait soudain plus doux.



PODCAST

ARRIVER, S'ADAPTER, S'ENGAGER : PARCOURS D'ÉTUDIANTS INTERNATIONAUX

Les étudiants du Conseil Marseillais de la Vie Etudiante vous embarquent en immersion au coeur de l'accueil des étudiants internationaux. Arrivée, intégration, premiers obstacles et belles rencontres : des podcasts dynamiques qui mettent en lumière les défis comme les réussites de celles et ceux qui découvrent Marseille. Un regard direct, humain et émouvant sur les parcours d'étudiants à qui l'on donne peu souvent la parole.



**PRIVAT :
PERSÉVÉRANCE
ET SOLIDARITÉ
SUR LE CHEMIN DE
L'EXIL ÉTUDIANT**

17 minutes



**LES BATAILLES
ADMINISTRATIVES :
SURVIVRE AU
LABYRINTHE
FRANÇAIS**

7 minutes



**HOCINE :
EXCELLENCE,
AMBITION
ET RÉUSSITE
ACADÉMIQUE**

8 minutes



**MARSEILLE
VUE PAR ELSA :
DÉCOUVERTES,
SURPRISES ET
RENCONTRES**

6 minutes



**À LA RENCONTRE
DES PROBLÉMATIQUES
DES ÉTUDIANT·E·S
INTERNATIONAUX :
LE REGARD DES
ÉTUDIANT·E·S EN DSSA**

10 minutes



**LES PREMIERS
PAS DE MIKA
À MARSEILLE**

4 minutes

CONSEIL MARSEILLAIS DE LA VIE ÉTUDIANTE 2025

Ville de Marseille - Illustrations © Adobe Stock - Imprimerie municipale de Marseille - Imprimé sur papier issu de forêts gérées durablement.



VILLE DE
MARSEILLE